« C'est eux sans doute qui ont fait grandir le monstre. »

Estelle Bridet Promotion J Bachelor Théâtre Manufacture - HEARTS, Mars 2019

¹ Dernière phrase du Podcast « Jusqu'où peut-on aller pour devenir ami avec ses voisins ? », Slate.fr

« FANTASIO

(...) Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux! Si je pouvais être ce monsieur qui passe!

SPARK

Cela me paraît assez difficile.

FANTASIO

Ce monsieur qui passe est charmant; regarde: quelle belle culotte de soie! Quelles belles fleurs rouges sur son gilet! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères; son essence lui est particulière. Hélas! Tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mais, dans l'intérieur de toutes ces machines, isolées, quels replis, quels compartiments secrets! C'est tout un monde que chacun porte en lui! Un monde ignoré qui naît et qui meurt en silence! Quelles solitudes que tous ces corps humains! »²

« Le **devenir** est le processus du désir », écrit Gilles Deleuze dans son livre intitulé Mille Plateaux. Un lien se créé entre le sujet et celui en devenir. Dans cette connexion, une ligne se dessine. Une ligne précise. C'est un désir qui m'habite depuis maintenant une année dans le lien que je crée avec mon personnage à devenir.

Le devenir est, comme le dit Deleuze, moléculaire. C'est une observation d'une finesse extrême. Donc, partant d'un point singulier extrait d'une multiplicité, elle conduit au voisinage d'un autre point singulier, à partir duquel elle reprend son mouvement. Devenir, c'est partir de nos formes, de nos organes et du sujet que nous sommes, en extraire des particules avec lesquelles on mêle les plus proches de celui que nous sommes en train de devenir, ici en l'occurrence le personnage que j'ai rencontré dont je vais vous parler dans ce mémoire. En somme, c'est saisir les endroits de voisinage et d'analogie avec notre sujet, pour s'en rapprocher. Je parle là de cette « zone objective d'indétermination ou d'incertitude, « quelque chose de commun ou d'indiscernable », un voisinage « qui fait qu'il est impossible de dire où passe la frontière (...)» »³. Observer, devenir, être, ceci est mon chemin. Disparaître et être quelqu'un d'autre. Ce chemin en question consiste à assembler les éléments pour que notre corps en devienne un autre, enseveli par lui métaphoriquement. Il faut extraire du sujet des détails signifiants pour être le plus

² Fantasio, Alfred de Musset, Acte premier, Scène deux

³ Mille Plateaux, Gilles Deleuze et Felix Guattari, page 334

fidèle et le plus subtil possible au moment de l'« Être », et c'est le processus que je suis depuis maintenant un an. On peut parler là d'une sorte d'entremêlement. Mon processus de travail pour ce mémoire sera d'associer, de tisser et de croiser les deux fils conducteurs de mon mémoire ainsi que de mon solo : La folie dans l'art et mon histoire avec mes voisins.

On me dit beaucoup que je suis **poreuse** à ce qui se passe autour de moi, comme une éponge. Cependant, contrairement à l'éponge, les émotions sont pour ainsi dire essorées chez moi, grâce au théâtre. J'observe, je prends, et j'utilise. « Alors on est comme l'herbe : on a fait du monde, de tout le monde un devenir, parce qu'on a fait un monde nécessairement communicant, parce qu'on a supprimé de soi tout ce qui nous empêchait de nous glisser entre les choses, de pousser au milieu des choses »4. C'est cela qui m'importe dans ce travail, et c'est ce qui m'est arrivé en fusionnant la première ligne dressée à la deuxième, puis à la troisième, pour accéder aux compartiments secrets d'une personne. Si je devais donner une image, je parlerais d'une plante vivace aux racines infinies, comme un rhizome. Je choisis cette image car il peut dans certains cas s'enfoncer profondément dans le sol et se ramifier considérablement. C'est ainsi que se passe la composition d'un personnage, d'une information à l'autre, il en naît tout un réseau qui constitue son identité. Il en résulte une manière de s'exprimer, de se mouvoir, de s'habiller etc... Devenir, ce n'est pas de l'imitation, ni de l'identification, mais une recherche de zones de voisinages entre le sujet en devenir et le sujet observé, pour ne devenir qu'un. Je disais plus haut qu'on parlait d'un processus d'entremêlement, où il est question de tisser les histoires.

En effet, la notion de **tissage** me paraît adaptée, car elle signifie le tressage méthodologique de ces deux fils, et il en résulte pour moi une trame. J'ai d'une part utilisé des références existantes et d'autre part puisé dans mon imaginaire pour faire de ces deux parties une fiction unique, et cohérente. Tout le développement que j'ai traversé en écrivant ce mémoire m'a fait comprendre l'importance de la méthodologie du tissage dans les questions concernant les relations entre le conscient et l'inconscient. En effet, ce qui me paraît logique ou évident, ne l'est peutêtre pas pour quelqu'un d'autre, et c'est là qu'a été la difficulté pour moi, notamment d'exprimer de manière claire le réseau qui s'est créé dans ma tête. Mon but a donc été de démêler cette relation entre la réalité et la fiction, de leur mise en tension oppositionnelle à leur possible unification. C'est d'ailleurs passionnant de constater l'évolution qui s'est opérée en une année, et de voir ce qui est resté à la fin ; deux thèmes que je n'aurais pas pensé assembler dans un même travail, la folie dans l'art et une histoire de perversion entre voisins.

-

⁴ Mille Plateaux, Gilles Deleuze et Felix Guattari, page 343

Au sujet du voisinage, il y a selon moi cette sensation de vies parallèles que nous vivons apparemment tous pareillement. Nous trions tous nos poubelles, nous contrôlons nos boîtes aux lettres en rentrant, nous vivons les fenêtres ouvertes en été... « Être comme tout le monde. (...) Et ce n'est pas facile du tout, ne pas se faire remarquer. Être inconnu, même de sa concierge et de ses voisins. Si c'est tellement difficile, être « comme » tout le monde, c'est qu'il y a une affaire de devenir »⁵. Le personnage de Musset, Fantasio, parle de compartiments secrets. En effet, la notion du **secret** est très intéressante ; les secrets les mieux gardés ne sont pas forcément les plus cachés. Parfois, les secrets dévoilés ne sont pas reconnus et restent inconnus. C'est quelque chose qui me passionne et que je trouve très intéressant à questionner au théâtre : la question de montrer et de cacher. Qu'est-ce que je donne à voir ? Qu'est-ce que je garde pour moi qui permettra une interprétation libre de la part du public ? Observer quelqu'un de transparent peut être tout autant troublant qu'une personne qui garde tout en elle. « Les hommes leur (aux femmes) reprochent tantôt leur indiscrétion, leur bavardage, tantôt leur manque de solidarité, leur trahison. Et pourtant c'est curieux comme une femme peut être secrète en ne cachant rien, à force de transparence, d'innocence et de vitesse »⁶.

Pour devenir, il faut l'entrée en action d'un dehors, un contact avec autre chose que soi, quelque chose qui nous arrive. Devenir implique donc une rencontre, on ne devient soi-même « autre » qu'en rapport avec autrui. Pour moi, cette rencontre s'est produite il y a une année lorsqu'une fille a déménagé en face de chez moi, et cela fait une année que je l'observe.

⁵ Mille Plateaux, Gilles Deleuze et Felix Guattari, page 342

⁶ Ibid, page 354

4. LA LOCATAIRE

- « C'est le genre de personne qui croit au message sur le ticket de caisse.
- « Merci de votre visite. À bientôt. »
- Elle ne parle jamais au conducteur.
- Jamais.
- ... par mesure de prudence.

Pause.

- Lorsqu'une lettre arrive adressée à « La Locataire », avant tout elle se fait...
- Quoi ? Une tasse de thé ?
- Oui. Puis elle s'assied à la table de la cuisine pour l'ouvrir. Elle l'ouvre et la lit avec autant de soin que s'il s'agissait d'une lettre de son propre fils, qui vit maintenant aux États-Unis.
- Au Canada, en fait.
- C'est le genre de personne qui croit que les numéros gagnants ont / été choisis
- À Toronto.
- exprès pour elle. Ce qui d'une certaine manière est vrai. D'ailleurs si elle répond dans les dix jours, elle recevra un cadeau surprise. / Toronto ? Ah bon ?
- Non, ce n'est pas un cadeau surprise. Elle coche une case, elle coche une case pour choisir le cadeau qu'elle désire recevoir : peut-être un radio-réveil très pratique, un appareil photo ou un assortiment de / tournevis miniatures.
- Un assortiment de tournevis miniatures ou un appareil photo jetable, très pratique.
- Elle ne fume pas.

Silence.

- Elle ne fume absolument pas. Cependant, je pense qu'il est juste de dire qu'à l'occasion, elle accepte les cigarettes qu'on lui offre...

- Tout à fait. Dans les réceptions »⁷.

5

⁷ Martin Crimp, Atteintes à sa vie, page 27-28

Le quatrième scénario des dix-sept présents dans la pièce de Martin Crimp, « Atteintes à sa vie », est pour moi le point de départ le plus signifiant pour écrire ce mémoire. Il s'agit d'un dialogue que le personnage, inconnu, a avec lui-même. Il observe, se questionne, suppose et définit cette fameuse locataire dont il est question.

« J'ai envie de dire à ces gens : c'est merveilleux, ce que vous faites, mais essayez de trouver des textes qui reflètent votre propre histoire, où vous vous retrouvez vous-mêmes »⁸.

Ce texte me paraît être le plus approprié pour commencer, car c'est exactement ce qui m'arrive ; cela fait maintenant environs une année, comme dit plus haut, que j'observe une personne, ma voisine. Je me demande, comme le personnage de Crimp, quel genre de personne elle est. Je l'observe, je me questionne, j'entame des recherches pour mieux la connaître, pour identifier qui elle est.

À ce stade, ce qui m'intéresse est de pouvoir lui imaginer une vie, sa façon de s'exprimer, d'observer sa manière de bouger et de voir le monde. Elle a sans doute des failles, et je veux les découvrir. Depuis le premier jour où j'ai vu cette voisine, elle m'obsède. « En fait le problème c'est que c'est une histoire qui est assez embarrassante, c'est-à-dire qu'elle donne une image de moi qui est assez effrayante. Elle est embarrassante parce que je sens que c'est une histoire dans laquelle j'ai vraiment dépassé les bornes. Et j'ai fait des choses qui sont proprement inacceptables, du point de vue du respect de l'individu. J'ai un peu honte. Il y a un truc de perversion en fait, c'est une histoire de perversion. On pourrait commencer comme ça : c'est une histoire de perversion »9. J'emprunte ici les mots de Hugo, que j'ai écouté hier soir en m'endormant à la radio dans un podcast intitulé « Jusqu'où peut-on aller pour devenir ami avec ses voisins? », sur Slate.fr. Il y raconte son histoire avec sincérité, et celle-ci correspond à ce que j'aurais pu vous dire moimême maintenant. Ses mots traduisent bien ce que je ressens.

De tout ce que je vois chez elle depuis chez moi, je résumerais mon observation en un mot : la folie. J'ai très vite remarqué son arrivée dans le voisinage. Je l'ai beaucoup observée, et heureusement, car ça m'a valu le thème de mon travail : La folie et l'art. Il est nécessaire de ne pas s'arrêter là, il faut questionner la notion de folie, et commencer à entrevoir toutes les spécificités que ce terme comprend. Prenons la définition de la folie par Wikipédia : « La folie est une notion extrêmement polysémique. Elle désigne le plus souvent des comportements jugés et qualifiés d'anormaux. Selon le contexte, les époques et les milieux, la folie peut désigner la perte de la raison ou du sens commun, le contraire de la sagesse, la

⁸ Laurent Terzieff, Seul avec tous, page 152

⁹ Podcast « Jusqu'où peut-on aller pour devenir ami avec ses voisins ? », Slate.fr

violation de normes sociales, une posture marginale, déviante ou anticonformiste, une impulsion soudaine, une forme d'idiotie, une passion, une lubie, une obsession, une dépense financière immodérée »¹⁰.

Cette définition est très intéressante car elle ouvre un espace sur l'ambiguïté que la folie comporte. Elle nous apprend également que la folie nécessite une observation approfondie. Que les tentatives d'explications soient médicales, scientifiques ou psychologiques, il reste malgré tout une part de mystère inexpliquée et troublante de la part de l'observateur. Et pour ma part, n'étant ni médecin, scientifique ou psychologue, pour pouvoir m'intéresser de plus près à mon sujet d'observation, ma voisine, je suis bien consciente que je suis allée loin. Peut-être un peu trop loin.

Après cette année, je me demande si elle est folle, ou si c'est moi qui le deviens ? « Le fou n'est parfois pas conscient de sa propre folie, il est considéré comme fou par celui qui le regarde » ¹¹. Il s'agira donc aussi de voir le regard porté sur celui-ci. Il y a aussi de nombreux types de « folies », qu'il s'agisse de paranoïa, de troubles divers déformant la vision du monde, ou encore d'angoisses incontrôlables. Elle peut ne pas y avoir de conséquence pour la personne et les autres, ou au contraire mener au suicide, voire à la folie meurtrière. J'ai d'ailleurs découvert que parfois la frontière était frôlée.

Par son récit, je vous propose de m'accompagner dans mon enquête, encadrée de mes recherches et de ma bibliographie.

¹⁰ https://fr.wikipedia.org/wiki/Folie

¹¹ La folie dans les arts, https://foliearts.wordpress.com

Et si les bâtiments n'avaient pas de façades?

Je suis chez moi, je range mon linge propre, je plie mes gros pulls que je ne sais jamais où ranger car ils prennent trop de place. Ou alors je suis en train de parler une énième fois à mon chat pour lui demander de descendre de la table de la cuisine... Dehors, à travers la grande baie-vitrée de mon salon, je regarde les gens autour de moi, les autres. Il leur est probablement arrivé quelque chose dans la vie que je rêve de savoir et qu'ils ne soupçonnent pas que cela puisse m'intéresser. Quelque chose qui ressemble à ce que j'ai vécu, que je rêve de vivre. Ou au contraire, des vies que je ne voudrais avoir pour rien au monde. Je suis poreuse à ce qui se passe autour de moi. Ce sont ces histoires-là que je me raconte, ici, chaque jour depuis un an. Mais il y a une histoire en particulier.

Je suis sensible aux personnes qui m'entourent, et je m'intéresse à la perméabilité d'une personne selon ce qu'elle reçoit de celle qui se trouve en face. J'ai toujours beaucoup observé les gens que je côtoyais et analysé leur comportement pour tenter de le traduire, de me mettre à leur place. J'observe et je me demande quelle émotion ils ressentent à un moment précis, s'ils sont en accord avec celle-ci, et comment ils la gèrent. Certains la cachent, d'autres se laissent prendre par une émotion qui les expose directement aux autres. C'est ce qui me plaît d'ailleurs tant au théâtre, le jeu de la retenue ou celui du lâcher. Ma voisine, elle, ne lâche rien. Un vrai casse-tête. Mais cette retenue marche sur moi, elle m'attire.

Le sens de l'observation, et mon intérêt pour ce qui se passe intérieurement chez les autres, sont apparus chez moi déjà étant petite, lorsque j'ai été témoin d'engueulades entre des personnes adultes, où c'est moi qui les faisais s'asseoir pour tenter de les faire communiquer et rapprocher leur point de vue. C'est donc tout naturellement que survient la question de l'expressivité du corps et du visage dans ma recherche. Comment traduit-t-on correctement ce que l'on perçoit de l'autre? C'est là toute la question dans mon enquête. Je n'ai pas le droit d'être approximative. Je me dois de vous présenter une personne de la manière la plus fidèle possible.

Je trouve que ce qui est particulièrement absurde dans l'architecture collectiviste, c'est cette porosité, et le fait qu'on vive si proche les uns des autres. Je pense souvent l'image de la coupe de la maison des Barbapapas.



Si l'on faisait tomber toutes les façades, on se verrait tous dans nos petites cellules, les uns à côté des autres. Et en fait on ne se voit pas, on ne se parle pas, on n'existe pas les uns pour les autres. Alors que si on imagine les immeubles sans façades, c'est ahurissant de voir à quel point nous sommes proches.

Le lit dans ma chambre est contre le même mur que mon voisin de palier, monsieur Siggen. Je sais que parfois il est à trente centimètres de moi et pourtant c'est un voisin qui, à part me dire bonjour quand on se croise dans la cage d'escalier, n'entretient aucune autre forme de rapport avec moi. Je trouve ça absurde, et en même temps ça me fascine. Il y a tant de gens que nous côtoyons régulièrement mais que nous ne connaissons absolument pas. Il y a mon histoire à moi, Estelle, 24 ans, ma vie amoureuse, mes amis, ma famille, mes loisirs... et toutes ces autres vies à quelques mètres, voir centimètres, de moi.

Bien que je me sois toujours intéressée aux gens, il y a une année tout a changé. C'est une histoire qui date de quand j'ai emménagé dans l'appartement dans lequel je vis, j'emménageais en couple à l'époque et j'avais 23 ans. J'emménage dans cet appartement qui est un appartement bourgeois, moi qui ai toujours vécu dans un studio, ça représentait quelque chose de s'installer en couple, d'arriver dans un appartement. Une réussite..., j'en tremble tellement j'ai honte. Il s'avère qu'au moment où je m'installe ici avec mon copain de l'époque, on se rend compte que

9

¹² https://app-enfant.fr/application/application-barbapapa-instruments-musique/

dans l'immeuble d'en face, il y a une fille qui est en train d'emménager, aussi. Pendant qu'on est dans nos cartons, en train de poser des étagères dans la cuisine, elle fait la même chose. Et manifestement elle a le même âge que moi, enfin... on a l'air un peu pareilles. Et je me dis que ça pourrait être sympa de la rencontrer, les autres voisins ont l'air plutôt âgés et moi j'ai grandi en regardant *Friends* et je me suis toujours dit qu'il fallait avoir des relations intimes avec les gens à côté desquels on vit. Je me disais que ça pourrait être cool, qu'on allait être voisins de cuisine pendant peut-être de longues années, qu'on allait pouvoir vivre des vies parallèles comme dans la chanson de Vincent Delerm.

De ce que j'ai pu observer d'elle jusqu'à présent, en quelques mots, je la qualifierais de quelqu'un aux « manières gracieuses et cérémonieuses »¹³, dont « la tenue est hautaine »¹⁴, et chez elle, je dois dire que « la réserve ou la grâce maniérée contrastent avec des explosions de violence »¹⁵. C'est une personne difficile à saisir.

¹³ Jacqueline Porret-Forel et Jean Dubuffet, L'Art Brut 7 Aloïse, page 87

¹⁴ Ibid

¹⁵ Ibid,

On va l'appeler Magdalena.

C'est un surnom que je lui ai donné au début.

J'ai su plus tard qu'elle ne s'appelait pas comme ça.

Mais je trouvais que Magdalena, ça lui allait bien.

1m72 je dirais.

Yeux bleus.

Ou gris?

Non bleus.

Cheveux bruns.

Fins.

Elle ne porte que des robes, qu'elle coud d'habitude elle-même.

Je ne l'ai jamais entendue parler.

Elle vit dans un petit appartement dans lequel on peut voir, vu la grandeur de ses baies-vitrées.

Elle n'a jamais installé de rideaux.

Ce n'est pas que je l'espionne, mais oui, cela fait quelque mois que je l'observe et cherche à comprendre qui elle est.

Qui est-elle?

Ses murs sont presque entièrement garnis de dessins.

De dessins?

De tableaux.

Je crois que ce sont des œuvres d'Aloïse Corbaz.

Hasard surprenant.

Une amie à moi, Camille, faisait des visites au musée d'Art Brut à Lausanne, et cette artiste m'avait particulièrement marquée.

Les yeux bleus de ses personnages.

Comme les yeux bleus de Magdalena.

Son amour inconditionnel pour Guillaume II.

Et le monde qu'Aloïse s'est créé.

Un monde comment?

Comme celui que je créé à Magdalena.

Magdalena m'avait déjà fait penser à Aloïse.

A-t-elle aussi étudié l'histoire de l'art comme mon amie Camille pour avoir autant de peintures ?

Elle aime l'Art Brut.

Et voilà que nous avons un premier point en commun.

Je me suis donc documentée à propos d'Aloïse...

AI OÏSF

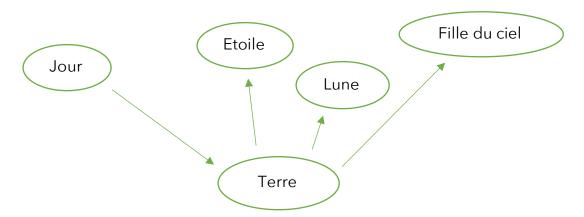
Cette artiste d'Art Brut est née ici-même, à Lausanne, il y a 133 ans, en 1886. Jeune, elle voulait devenir cantatrice mais sa carrière s'est finalement dirigée vers la couture. Elle a suivi des cours de chant, chez l'organiste de la cathédrale de Lausanne et chantait des airs d'opéras. A 20 ans, elle est tombée follement amoureuse d'un étudiant en théologie, mais cette relation est brutalement interrompue par la sœur d'Aloïse, qui l'envoie en Allemagne. Là-bas, elle travaille comme gouvernante d'enfants à Leipzig, Berlin puis à Potsdam où elle aperçoit en 1913 l'empereur Guillaume II, dont elle tombe éperdument amoureuse, un amour qui ne cessera jamais de brûler en elle. De retour à Lausanne, elle est internée pour des troubles mentaux, plus précisément pour schizophrénie, à l'asile de Cery de Prilly. Cela durera 44 ans, jusqu'à sa mort. Cet internement aura été son combat de vie, sa souffrance. Elle commence à dessiner pour elle, secrètement, dans le local de repassage. Jour après jour, elle invente un grand théâtre. Sa fiction lui ouvre les portes de son imaginaire, de ses rêves, de la beauté, du chant, et lui permet de s'identifier à ce qu'elle désire. Elle créé ce qu'elle veut, sans limites.

Exclue du monde, Aloïse s'est fondé un univers de toute pièce. Afin de concevoir des personnages provenant du passé, de l'histoire ou de la fiction, puis de s'incarner dans chacun d'entre eux, elle s'invente des pouvoirs. Tous les personnages de ce théâtre ont les yeux bleus : il faut avoir les yeux bleus pour faire partie du théâtre d'Aloïse. Grâce à eux, elle amalgame son propre vécu et ses références dans un même monde. Un de ces pouvoirs est celui qu'elle nomme « le ricochet solaire ». C'est sa source de toute création. Il lui vaut la possibilité de donner naissance à n'importe quelle chose, à n'importe quel être, à n'importe quel moment. En somme, ce système lui vaut une liberté intérieure totale. C'est là ce qui m'intéresse, la pluralité d'une personne, le relief possible d'une personnalité. Dans chaque personnage du monde d'Aloïse, il faut y voir la projection de sa propre image ou de celle de ses amours. Elle est plusieurs personnes.

Le ricochet solaire

« En outre, elle doit se mettre en condition de pouvoir accepter le sentiment d'être personnellement éteinte, la passivité de son propre moi, les impulsions qui la font agir malgré elle, les hallucinations qui la tourmentent, en donnant à ses troubles morbides un caractère rayonnant, éclatant et positif. C'est ainsi qu'elle a créé le mécanisme du ricochet solaire »¹⁶. C'est un système de réflexion, de multiplication et de transformation de quelque chose de fade en quelque chose de brillant. Aloïse se dit être la terre, qui est la partie réfléchissante de ce ricochet. La terre ici fait donc office de transfiguration du négatif au positif.

Aloïse, dans son langage à elle, qui est pour nous difficilement compréhensible, a écrit cette phrase : « L'étoile se voit à l'église universelle incarne la lune en ricochet du jour en Fille du ciel sur terre. »



L'étoile est l'image obtenue d'une souffrance d'Aloïse, transformée en un corps astral étincelant. Le jour représente la réalité, sa maladie et sa schizophrénie, qu'elle fait se transformer en elle pour le réfléchir dans l'au-delà. Ne se sentant pas bien dans le monde terrestre, elle se réfugie dans ce cosmos, ce monde qu'elle modèle tel qu'elle l'entend, comme un baume. Elle n'est sur terre qu'une malade, et grâce à cette transformation du ricochet, elle peut devenir le cosmos tout entier. C'est d'ailleurs dans ce mécanisme, que ses hallucinations trouvent un sens.

Grâce à ce système de réflexion, l'artiste traduit son sentiment de perte de personnalité. En effet, elle nous fait découvrir la multiplicité de sa personne. Nous retrouvons plus précisément le chiffre trois chez Aloïse, une trinité donc. Bien que la pluralité de sa personne soit sans doute plus grande, ce chiffre est celui auquel elle a recours. Il peut dans ses tableaux s'agir premièrement de personnes réelles, deuxièmement de personnages ou alors pour terminer d'éléments cosmiques ou mystiques. Tout ce qu'Aloïse peut devenir...!

_

¹⁶ Jacqueline Porret-Forel et Jean Dubuffet, L'Art Brut 7 Aloïse, page 35

Tout ce que Magda peut devenir...

Je l'observe.

Pour l'instant c'était elle, seule.

Mais ce soir-là, ça a changé.

Elle a organisé une pendaison de crémaillère.

Une tonne d'invités.

C'est le genre de fille populaire qui connaît tout le monde.

J'écoute beaucoup le chanteur Ben Mazué.

Et je peux vous dire que les paroles de ses chansons collent parfaitement à la soirée qui se déroulait sous mes yeux.

Je buvais mon thé dans ma cuisine, et je la voyais en face, sur son balcon.

Ça sonnait comme ces chansons¹⁷ dans ma tête.

En soirée appart', y'a deux types de dragueuse.

Celles des salons ; les danseuses.

Et celles des cuisines et des balcons ; les parleuses.

Elle, c'était une parleuse.

Elle avait de la bouteille.

Ça devait être très agréable d'ailleurs de parler avec elle.

Elle est du genre sociable ?

Oui.

Du genre à jamais être vraiment loin de toi de la soirée.

C'est la coïncidence heureuse des filles qui provoquent l'occasion sans trop la provoquer.

Moi, au contraire, j'en suis incapable, d'aborder sans déborder...

D'une façon prudente et silencieuse.

La musique résonne dans toute la rue.

Des musiques qui aident à la rencontre.

Du genre Words de F.R. David, ou En Léa de Muddy Monk.

Des sonorités qui me rappellent le film La Boom avec Sophie Marceau.

Les fêtes auxquelles on a envie d'être.

Qui c'est, lui?

Il y a cet homme à côté d'elle.

Il est beau.

Tout a l'air de s'accélérer lorsqu'elle parle.

C'est comme un appât qu'elle tend avec ses cils.

Elle vous a ferré et son arme réside dans sa manière de vous relancer.

Sa cible?

Vous séduire.

On traîne souvent longtemps sur le palier de la séduction avant de se hisser vers un enlacement salivaire.

¹⁷ 25 ans - Ben Mazué, 35 ans- Ben Mazué

Quand on est une dragueuse de cuisine et de balcon, on préfère...

Flle chante.

« Close to me...

Help yourself...

On my heart...

It's free »

En plus elle chante bien.

Pas moi.

Moi je suis plutôt le type de dragueuse des salons, la danseuse.

La danseuse, elle, est plus franche du collier.

Elle séduit, d'accord, mais pour vite s'embrasser.

Elle sait que ça ne donnera rien...

Elle connaît tout le monde, elle a quelques rires.

Vagabonde.

Aérienne.

Mais non.

Elle sait que ça ne donnera rien.

Aujourd'hui, je suis en couple.

Par chance j'ai l'impression.

Pour moi, en soirée, il ne se passait jamais rien.

La soirée se finit

Et la soirée continue, elle lui a demandé de dormir là.

Il n'a pas répondu.

Lui a pris par la main.

Ft ils ont fait l'amour.

Moi, mes fins de soirée c'était plutôt :

Un trottoir sale sous mes pieds

Je marche d'un pas soutenu, c'est la nuit.

J'aurais voulu rentrer en taxi mais je n'en ai pas trouvé.

Du coup je vois ceux pour qui c'est déjà le matin.

Tu te souviens du temps ou ça te faisait plutôt marrer.

Plus maintenant.

Tout ce que je vois autour de moi me rappelle que je ne suis pas plus avancée qu'il y a quelques années.

Un trottoir sale sous mes pieds.

Je marches encore.

J'aurais voulu qu'il me ramène, j'aurais voulu...

Mais faire la danseuse dans le salon, ça n'a pas suffi.

Pour le coup être célibataire ça va, ça me dérange pas tant que ça.

L'amour qui fait les couples devient toujours l'amour qui en fait plus l'amour.

Et ça, c'est pas mieux que moi.

La tendresse en revanche je peux pas m'en passer.

Alors je sors avec Léo.

Au moins pour une caresse, un joli geste, une joue sur ma bouche.

Je suis moins jolie qu'avant, j'ai moins de trucs à dire mais j'ai plus d'expérience pour le masquer.

Mon réseau est brillant, mais sous mon avenir j'ai pas posé une pierre depuis des années.

Magdalena, elle, sous son avenir, elle en pose une par jour.

La chance.

Elle donne l'impression que sa vie est parfaite.

Mais qui est-elle derrière cette apparence?

« Qui est vraiment Anne, ce personnage qu'on ne voit jamais, dont le nom et l'identité possible se déclinent à travers 17 tentatives de la raconter ? Selon les points de vue différents, Anne, tel un caméléon, Anna, Anya, Annie..., prend l'apparence tour à tour de victimes ou de l'auteur de violences. Est-elle une jeune femme idéaliste, une mère de famille écolo et militante dans un pays en guerre, une terroriste, une actrice porno, une voiture, une militante, une artiste suicidaire, une jeune globetrotteuse ? Les diverses hypothèses contradictoires se croisent, s'enchevêtrent, dessinant un portrait kaléidoscopique, non pas d'une femme mais du monde actuel, mosaïque convulsive de forces, d'intérêts, d'idéaux antagonistes qui s'affrontent. Si l'on s'en tient au propos de l'auteur « ma pièce parle d'un auteur en quête de personnages », cette pièce sans rôles, sans personnages, sans fiction, n'est rien d'autre qu'une mise en abyme du théâtre et de l'écriture de Crimp »¹⁸.

« Atteintes à sa vie » de Martin Crimp, deuxième fois que j'en parle dans ce mémoire, est au fil de mes observations et recherches devenue l'œuvre théâtrale qui me parle le plus par rapport à ma voisine. Son identité se décline dans ma recherche à travers les livres que je lis, les images que je vois et les documentaires que je visionne. Peut-être ne trouverai-je pas la vérité sur elle, et devrai-je jongler avec plusieurs hypothèses de sa personnalité ? Et cela n'est pas inintéressant, au contraire. Jouer avec la pluri-personnalité d'une personne me parle.

Cela me rappelle un aspect de la personnalité d'Aloïse Corbaz. Comme je le disais, elle décline elle aussi son identité à travers des personnages qu'elle s'invente pour s'évader de la réalité. Elle construit un théâtre. Toute sa vie a été orientée vers ce monde du théâtre.

« ... elle n'était pas du tout folle, bien moins en tous cas que tout le monde le croyait. Elle simulait. Elle était guérie depuis très longtemps. Elle s'était guérie ellemême par le procédé qui consiste à cesser de combattre le mal et entreprendre, tout au contraire, de le cultiver, de s'en servir, de s'en émerveiller, d'en faire une raison de vivre passionnante. Le merveilleux théâtre qu'elle donnait constamment ce bavardage incessant, incohérent et peu intelligible (c'est exprès qu'elle le faisait inintelligible) - était pour elle un plan de refuge inattaquable, une scène, où personne ne pouvait monter, ne pouvait l'atteindre »¹⁹.

Aloïse met à profit sa folie. Je me demandais si ma voisine était folle. Bon nombre de personnes qui ont côtoyé Aloïse se sont posé la même question à son sujet. Certains en étaient persuadés, d'où son internement, d'autres au contraire ne le

¹⁸ http://kourandart.com/2012/10/22/atteintes-a-sa-vie-17-scenarios-pour-le-theatre-de-martin-crimp-au-theatre-de-liris-a-villeurbanne-par-irene-sadowska-guillon/

¹⁹ Jacqueline Porret-Forel et Jean Dubuffet, L'Art Brut 7 Aloïse, page 95

pensaient pas. Je doute moi aussi au sujet d'Aloïse. Selon moi, elle se protégeait. Elle se protégeait comme un caméléon le fait. Elle s'évadait dans son imaginaire, dans lequel elle pouvait être celle qu'elle voulait, et auquel le monde extérieur n'avait pas accès. Elle ne parlait que très peu, ou alors de manière incompréhensible. Les seules personnes avec qui elle a eu de vrais échanges ont été le médecin Hans Steck et Jacqueline Porret-Forel, qui ont veillé sur ses créations et lui ont fourni des crayons et autres outils pour dessiner et s'exprimer. Pour les autres, l'on ne peut être face à Aloïse que comme moi face à Magdalena, à se demander qui elle est vraiment.

Jongler avec plusieurs hypothèses de sa personnalité

« Estelle, c'est fou, tu fais des ruptures parfois inattendues, il faut te suivre disdonc...! » Je le sais. Depuis que je suis à la Manufacture, j'ai appris à avoir une conscience de moi, et je les vois, ces ruptures. Mais c'est moi, je vis avec, c'est ma manière d'être. Et alors, comment est-ce qu'on passe d'un état à l'autre de manière maîtrisée pour servir un propos ? Par exemple, comment ponctuer des états, comme nous l'avons appris pendant le stage de bouffon avec notre professeur régulier Oscar Gómez Mata. Faire, jauger la réception du public, jouer avec elle, et le surprendre. C'est une question de timing, de rythme, qui me passionne au théâtre. J'ai une certaine facilité à trouver ce rythme pour le côté comique, mais qu'en est-il des autres registres ?

Et c'est ainsi que je me pose la question de la rapidité de l'état de changement, et d'expérimenter ce changement, de se démultiplier, de devenir, et tout cela de façon subtile. Là-dedans, il ne faut évidemment pas oublier la rapidité du public. Il ne faut ni être en avance sur eux, et surtout pas en retard, sinon l'effort pour se rattraper est énorme, chose que j'ai pu expérimenter durant ce stage de bouffon. Je dois dire que ça a été une des plus grandes difficultés rencontrées durant mon cursus. Il fallait être dans un état d'alerte qui rendait la chose cérébralement et physiquement très sportive et énergivore.

Je trouve la question du passage d'une émotion à une autre très intéressante au théâtre. Les ruptures de pensée, d'émotion, de rythme sont pour moi des outils importants, notamment par rapport au fait que j'ai envie de partager avec vous mon expérience autour de ma voisine. Elle m'a perturbée. Les outils cités ci-dessus me paraissent être des points de départ pour travailler sur la notion de « perturbation ». Ainsi, aujourd'hui j'approche le terme de « changement » plutôt dans le sens de « se démultiplier ». Être plusieurs personnes, qu'on ne sache pas m'attraper, tout comme on ne peut attraper Aloïse ni Magdalena. C'est d'ailleurs l'une des choses qui me plaît au théâtre ; la possibilité d'être quelqu'un d'autre. Les personnages à personnalité multiple ou indéfinissable m'intéressent beaucoup. Le mystère autour d'un personnage...

Je parlais dans l'introduction du secret, et là, ce couple me refuse tout accès à eux. L'homme rencontré lors de sa pendaison de crémaillère s'était installé dans l'appartement avec elle. Alors je me suis que j'allais créer du lien, et moi je suis assez à me dire qu'on peut parler aux gens. Et donc je leur ai dit bonjour, et pas de réponse. Je les ai recroisés à plusieurs reprises et à chaque fois je faisais des signes de la main, et ils ne m'ont jamais vraiment répondu. Une fois il s'est avéré qu'ils m'ont répondu et je leur ai dit : « Écoutez on pourrait peut-être faire connaissance, vous venez d'emménager, on vient d'emménager, ça pourrait être sympa, je serais curieuse de voir chez vous. » J'ai senti qu'ils étaient assez réticents. Et ça m'a rendu folle. Ça a duré une année où cette folie n'a fait qu'empirer et où j'ai eu un vrai besoin viscéral de m'immiscer dans la vie de ces gens qui me refusaient leur accès. J'avais une folle envie de les connaître, au point commencer une sorte d'enquête excitante sur la fille.

Et Magda et Jo, c'est comme ça que je les appelais au début, ont provoqué une vraie violence chez moi et un jour, j'ai eu la curiosité d'aller regarder leur nom sur leur boîte aux lettres où j'ai appris qu'ils ne s'appelaient pas Magda et Jo. Il y avait effectivement plein de noms, et c'est là, au moment où j'ai commencé à faire des recherches pour savoir lequel de ces noms ils pouvaient avoir, que j'ai vrillé. J'ai enregistré plein de noms, j'ai pris en photo le nom de toutes les boîtes aux lettres où potentiellement ça pouvait être eux. J'ai procédé par élimination. En tapant les noms sur Google je suis tombée sur leurs vrais noms, j'ai vu que ça pouvait correspondre j'ai un petit peu creusé et voilà j'ai su que c'étaient eux et j'ai su leurs vrais noms. Et puis donc j'ai commencé à regarder leur profil Facebook et puis j'ai vu qu'ils avaient un blog et que lui faisait de la musique. Au début, je m'en suis tenue aux informations sur eux, me disant que c'était suffisant. Sauf qu'en fait, je me suis rendue compte que c'était possible d'avoir plus d'informations sur eux et de surcroît, de suivre leur quotidien. Alors, par le biais d'Internet, j'ai réussi à avoir tout ce qu'ils m'interdisaient d'avoir. Magda tenait un blog et n'en était à l'époque qu'à ses débuts, je manquais donc d'informations sur elle, et la question de savoir qui elle était et ce qu'elle faisait dans la vie, m'habitait en permanence l'esprit. J'étais curieuse de savoir en quoi elle était mieux que moi, chose qui m'est insupportable. Sa petite vie parfaite...

Tout ce que Magdalena peut être.

Toutes ces personnes que Magdalena peut être ! Un jour je crois qu'elle travaille dans une librairie, L'autre je me dis que je me trompe.

Un jour je crois qu'elle est danseuse classique.

Le prochain je doute.

Mais récemment j'ai, je crois, deviné son métier.

Elle est couturière.

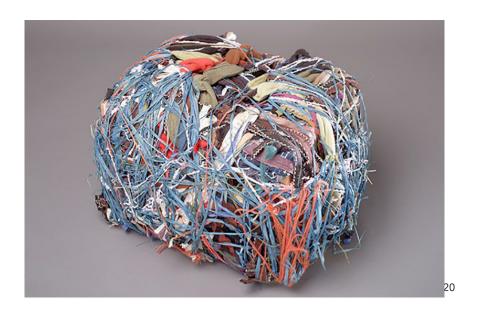
Pas cantatrice?

Elle est couturière!

Les statuettes

Magdalena passe son temps à coudre des robes. Et, à côté de ça, elle a une collection de pelotes de laine impressionnante dans le coin de son salon. Si elle n'est pas sur son canapé à coudre, elle confectionne des petites sculptures avec cette tonne de laine. Mouvements répétitifs, pendant des heures. Une manière de se distraire d'un monde qui lui est insupportable? Dans mon introduction je posais la question de la folie et la première chose qui m'a questionnée, c'étaient ces fameuses statuettes. Je suis la seule à savoir à quoi ressemblent celles de Magdalena, mais laissez-moi vous parler de celles de Judith Scott, autre artiste d'Art Brut. Je propose cet exemple car lorsque je vois les œuvres de Magdalena, la ressemblance avec celles de Judith est évidente. Les analogies sont frappantes dans la façon de lier, nouer, ligoter, et d'enchevêtrer la laine. Troublant. Ma voisine m'évoque seulement des personnes marginales...

J'ai découvert l'artiste Judith Scott au musée de l'Art Brut de Lausanne et en lisant « Inextricabilia Enchevêtrements magiques ». Elle est née à Cincinnati, en 1943 dans l'Ohio, aux États-Unis. Contrairement à sa sœur jumelle, elle est atteinte de trisomie. Elle vit ses premières années dans sa famille, avec sa sœur, mais c'est à l'âge de sept ans qu'elle est séparée de son environnement familial et placée en institution. Elle y passe plus de trente-cinq ans où elle est soumise à des conditions proches de l'internement.



Judith Scott se procure toutes sortes d'objets comme par exemple un ventilateur, un parapluie, des magazines, qui constituent la base de chaque statuette. Dès que ces pièces sont assemblées et solidement accrochées les unes aux autres, elle les entoure, les enveloppe et les enrobe de fils, ficelles, cordelettes et fibres diverses,

²⁰ Sans titre, 2003, laine, tissu, carton, 33x49x43, Collection de l'Art Brut de Lausanne

de manière à masquer intégralement l'élément au centre. « Dans un rituel qui se répète pendant plus de vingt ans, Judith Scott momifie un être qu'elle enveloppe avec soin »²¹. Au cours de ce processus créatif qui exige beaucoup de travail, la sculpture se développe, atteint de grandes dimensions, parfois même plus de deux mètres de long et prend des formes non-figuratives, tantôt organiques ou d'apparence humaine. Ce sont des objets secrets qui sont ainsi à jamais dissimulés. Dès que Judith Scott estime qu'une œuvre est terminée, elle l'abandonne directement et en entame une autre de façon compulsive, avec un objet central toujours différent, sans suivre aucun mode de travail spécifique. Comme le ferait une araignée, Judith Scott tisse en continu en un rituel sans fin où l'objet fini est moins important que le processus.

Nous reconnaissons dans ces œuvres une manière de supporter ses blessures. Elle en a construites énormément, et on voit dans ces statues une conscience pleine de sa condition. La création est devenue un refuge de sécurité émotionnelle de laquelle elle ne s'est jamais détachée. Tout comme Aloïse, chez elle la question de la guérison peut être posée. Aloïse était-elle guérie de sa folie et a-t-elle volontairement continué son art car c'était tout ce qui lui restait ?

Je posais plus haut la question de l'échappatoire face à un monde insupportable. Voici ici donc un point commun entre Aloïse, Judith Scott et Magdalena. Auraient-elles trouvé à travers la création artistique un remède à leurs souffrances et chagrins? Intéressons-nous de plus près à cette souffrance. Laquelle ronge Aloïse, et laquelle ronge Magdalena?

Je dois avouer qu'il y en a une qui me ronge moi. Je pense de manière débordante à mes voisins. C'est—dire que les informations que j'avais sur eux m'ont suffi pendant un temps, jusqu'au moment où je me suis dit qu'en fait j'avais besoin de plus. Un jour je les ai croisés dans la rue et je les ai appelés par leurs prénoms, et j'ai vu qu'ils détestaient ça, vraiment. Et c'est à ce moment que je me suis dit : « C'est possible d'entrer dans leur vie et d'arriver à créer quelque chose ». Même si c'est une réaction désagréable j'ai vu qu'ils réagissaient, et donc j'ai poussé le curseur assez loin et puis j'en suis venue à... continuer.

Par exemple lui, j'ai découvert qu'il était DJ et évidemment comme j'avais plein d'informations sur lui j'ai pu trouver sur internet la musique qu'il mixait et je me suis dit : « Tiens mets-la chez toi, à fond, avec les fenêtres ouvertes et regarde ce qu'il se passe ». C'est ce que j'ai fait. Ils étaient chez eux, ils ont ouvert les fenêtres et lorsqu'ils ont compris que cela venait de chez moi, il a vraiment fallu que je me mette à quatre pattes et ramper pour traverser l'appartement sans être aperçue! En me voyant faire ça, mon copain m'a dit : « Je ne vais pas me mettre à ramper dans mon

-

²¹ Inextricabilia : enchevêtrements magiques, dir. scientifique de Lucienne Peiry, page 17

propre appartement parce que t'es dans un délire de « il faut attirer leur attention d'une façon ou d'une autre », c'est pas possible Estelle! ». Et là, pour le coup, il était assez en colère contre moi. Peut-être que je me serais arrêtée à un moment donné s'il m'avait dit : « Écoute ma pauvre fille, tu vas vraiment trop loin, on ne fait pas ces choses-là, c'est irrespectueux! », peut-être que oui ça aurait été un frein. Il ne m'a jamais dit que c'était malsain, mais je sais que ce jugement était là, rétrospectivement. Ce jour-là, Jo n'était pas là. Il s'est d'ailleurs volatilisé quelques jours, laissant Magdalena seule avec ses robes et ses pelotes de laine. Leur apparente vie parfaite n'en est peut-être pas une? Leur besoin d'exposer leur vie sur Internet vient peut-être d'un mal-être à cacher. Surtout Magdalena. Peut-être qu'il ne l'aime plus. Peut-être qu'elle l'aime trop.

Depuis peu, il ne vient plus.

Depuis peu, elle se retrouve seule.

Un an qu'elle attendait toute la journée qu'il rentre du boulot à coudre des robes.

Pour lui plaire sans doute.

Après un an, elle se faisait toujours belle pour lui.

Quand il partait, elle dansait.

Danse étrange.

Une danse de folie?

Pourtant elle l'aimait tant.

On aurait dit le couple d'Atteintes à sa vie de Martin Crimp.

Une nuit type était :

Il l'embrasse et la renverse sur le lit.

Ou bien c'est elle qui le pousse en arrière.

Mieux encore : elle le renverse sur le lit, si grand est la confusion de ses émotions.

Si grand son appétit sexuel.

Si grande son incapacité à distinguer le bien du mal dans cette grande passion dévorante.

Dans cet appartement aux hauts plafonds avec l'imposant lit en noyer.

Le parquet ciré.

Le piano à queue Peyel de 1923 environ.

Mais...

Il faut peut-être le signaler :

Apparemment sans moyen de protection contre les risques de grossesse en ce qui concerne Magdalena.

Ou en ce qui concerne tous les deux.

Contre les maladies sexuellement transmissibles.

Y compris le virus du SIDA.

Plus précisément connu sous le nom de virus de l'immunodéficience humaine.

C'est moche.

Et en même temps je les envie.

Je les enviais.

La passion

Magdalena vit une passion amoureuse, et j'en deviens folle. Cette passion est, je trouve, la raison pour laquelle j'ai de moins en moins accès à elle. Elle disparaît totalement derrière son copain. Selon Wikipédia, «La passion est une très forte émotion tournée vers une personne, un concept, ou un objet produisant un déséquilibre psychologique (l'objet de la passion occupe excessivement l'esprit). Elle se traduit en effet par un sentiment d'excitation inhabituelle alternant plaisir et souffrance... »²². Nous parlions plus haut de « remède » à leurs souffrances, or les remèdes s'emploient comme traitement d'une maladie. Le mot « passion » donne tout de suite moins envie lorsque nous parlons de déséquilibre psychologique ou de maladie. Les deux femmes qui suscitent notre intérêt dans ce mémoire, Aloïse et Magdalena, ont vécu ou vivent une passion alternée de plaisir et de souffrance. Je l'ai identifiée chez Magdalena par la longue attente de ses journées, son apparente solitude et ses danses envoûtées au départ de Jo. Et Aloïse, elle le dit elle-même, qu'elle brûle d'amour.

L'amour impossible d'Aloïse pour l'empereur Guillaume II a été la source d'une grande souffrance tout au long de sa vie, comme le témoigne cette lettre qu'elle lui a écrit moins d'un an avant son hospitalisation en 1917 :

« Pourquoi donc en évoquant votre souvenir est-ce que je vibre comme une cloche annonçant des épousailles d'anges ? Mourant lentement d'un amour ineffable que me suggère votre regard splendide rencontré par hasard à la revue de Potsdam 1913. Vous étiez étincelant des pieds à la tête, divinisé par le rayonnement sublime de votre cher visage. (...) O douleur! O désespoir! Je ne parviens pas à saisir les fleurs délicates aux pénétrants parfums que vous aviez involontairement déposées dans chaque repli de mon cœur emmuré par la misère. Que ne puis-je retremper mon âme en feu, dans les yeux de firmament constellé d'étoiles, d'un homme inaccessible que j'aime éperdument! Seul un miracle de l'amour divin peut raser les murs qui m'en séparent éternellement »²³.

²² https://fr.wikipedia.org/wiki/Passion (émotion)

²³ Lettre d'Aloïse datée du 28 avril, retranscrite selon le document original reproduit in Michel Thévoz, *Écrits bruts*, Paris, Puf, 1979, page 18-19



24

Les œuvres d'Aloïse, sur lesquels, pour la plupart, figurent des amoureux qui s'étreignent, auront été un moyen de vivre par procuration une passion figurée à l'infini. Ces œuvres sont faites par exemple sur des pages de calendrier, des fragments de papier kraft, défroissés, lissés et cousus entre eux avec des fils. Elle utilise des crayons de couleurs, des craies grasses, du suc de pétales de fleurs, de la pâte dentifrice, tout ce qu'elle trouve pour laisser libre cours à son imagination.

J'ai dit plus haut qu'observer longuement mes voisins m'a valu le thème de mon mémoire, et maintenant que nous parlons des tableaux d'Aloïse, laissez-moi vous raconter comment ce thème de la « folie et l'art » a jailli. Il y a à Lausanne le musée de l'Art Brut un peu plus haut que chez moi, et à cette exposition, à l'entrée à droite il y a plusieurs posters accrochés au mur qu'on peut consulter et éventuellement choisir pour ressortir avec une grande affiche d'un artiste qu'on apprécie. J'y allais déjà régulièrement avant cet évènement car j'ai une amie qui avait fait des études en histoire de l'art qui m'avait fait une visite guidée privée, et ça m'avait fascinée. J'en étais sortie prise entre plusieurs émotions, ressentant des sensations bizarres. Tous ces artistes à la production artistique folle mais si seuls m'avaient bouleversée.

_

 $^{^{24}}$ Napoléon III à Cherbourg - Entre 1952 et 1954 - Crayons de couleurs et suc de géranium sur feuilles de papier cousues ensemble - 164×117 cm - Collection de l'Art brut, Lausanne

Cela faisait quelques temps que je n'y étais plus retournée et un jour, c'était un mardi je m'en souviens encore, mes voisins y étaient allés et Magda avait mis au-dessus de son lit un des tableaux d'Aloïse. C'était la période dédiée à cette artiste, qui s'appelait « Aloïse. Le richochet solaire ». Il s'avère que nos cuisines sont face-à-face et nos chambres aussi et donc je voyais cette photo tous les jours et un jour je me suis dit : je vais faire pareil. Je suis allée à l'exposition, j'ai acheté la même et je l'ai mise au-dessus de mon lit, bien en évidence pour qu'ils la voient. J'ai laissé les fenêtres ouvertes et je restais près de la fenêtre, et quand ils ont vu cette photo, ils ont forcément dû se dire que c'était la fille d'en face qui avait vu qu'ils avaient ça, et qui avait voulu faire pareil. Mais pour la énième fois, aucune réaction.



25

²⁵Photo personnelle prise dans ma chambre

Attendez.

Pause dans le mémoire.

Je regarde par la fenêtre.

Magdalena déplace un objet trop lourd.

Une statuette.

Une statuette?

Non, une statue on peut dire.

Oui, elle fait environ deux mètres de long.

Un objet de deux mètres enrobé de laine multicolore.

Je ne l'ai pas vue le confectionner.

Comment ai-je pu rater ça ?

Je ne la quitterai plus jamais des yeux.

C'est lourd.

Attendez.

Elle le regarde.

Réfléchit.

Première fois qu'une de ses œuvres est si grande.

Forme non-figurative?

Forme organique?

. . .

Non, d'apparence humaine.

Elle ne pourra pas la vendre au marché ce vendredi comme celles qu'elle confectionne habituellement!

Attendez.

Que va-t-elle en faire ?

Sous le lit elle le pousse avec ses jambes.

Sous le lit?

Magdalena qu'est-ce que c'est!

Dans sa lettre à Guillaume II, Aloïse évoque son désespoir. Magdalena est-elle, elle aussi, désespérée ? Je ne vais pas tarder à le savoir. Lorsque la passion nous dévore, alimentée par une certaine folie, où celle-ci peut-elle nous mener ? C'est la question que nous allons aborder maintenant.

Le sujet de ma recherche, depuis le début, sont les œuvres de personnes marginales, ici touchées par la folie. Je disais plus haut que la folie pouvait ne pas avoir de conséquences pour la personne et celles qui l'entourent, ou au contraire, mener au suicide ou devenir meurtrière. Je me fais du souci. A-t-elle dévoilé le côté sombre de Magdalena ?

Il y a eu une période où ils sont partis en vacances. Ils ont sous-loué leur appartement. Et je me suis dit : « Il y a un truc à jouer à ce moment-là, quand ils vont rentrer de leurs vacances, je serai chez eux, je serai dans leur appartement le jour où ils rentreront ». C'était un défi que je m'étais fixée. Et je me suis dit qu'il suffisait de sympathiser avec les gens qui occupent leur appartement en leur absence.

J'y suis allée, j'ai sonné, et j'ai dit : « Bonjour je suis une amie de Magda et Jo, ils m'ont dit qu'ils partaient en Amérique du sud et voilà comme je suis dans le quartier depuis longtemps, on s'entend bien, ils m'ont dit de venir vous saluer. » Et là les gens m'ont dit : « Non mais on sait qui tu es. », j'ai dit : « Comment ça ? », ils m'ont répondu : « Oui t'es la voisine d'en face, on sait. » Et j'ai commencé à essayer de leur raconter une histoire mais ils m'ont refusé l'entrée. Ça m'a vraiment vexée, et d'un autre côté ça m'a terriblement excitée ; je me suis dit qu'en fait Magda et Jo ont peur de moi, ils parlent de moi, et tout compte fait ils ne sont pas dans le déni de mon existence. C'est-à-dire que j'ai une place dans leur vie. À partir de là, j'ai commencé à fréquenter les endroits qu'ils fréquentaient.

J'ai du mal à le dire, j'ai un peu honte, mais je crois que c'est mon côté sombre à moi qui a été dévoilé à ce moment-là. Je ne comprenais pas moi-même pourquoi j'avais tant besoin de faire partie de leur vie, d'exister pour eux. Il aurait fallu m'arrêter. Mais ils me cherchaient... Peut-être que j'attendais un poing dans la gueule ou qu'ils me disent : « Écoute dégage laisse-nous tranquilles », mais je voulais qu'il se passe quelque chose et en fait plus ça allait, moins il se passait quelque chose. Ils sont donc rentrés de vacances, et je me rendais compte que oui, j'étais présente dans leur vie, et qu'eux faisaient d'énormes efforts pour ne pas laisser transparaître ça.

Attendez.

Pause dans le mémoire.

Je regarde encore par la fenêtre.

La statue est toujours sous le lit.

Elle n'a pas bougé pendant un moment.

Là, Magdalena danse.

Cette danse bizarre toujours.

Les bras en l'air.

J'ouvre la fenêtre.

Elle met la musique si fort que je l'entends.

Chaque jour c'en est une différente.

Je les ai toutes notées.

Elle chante.

Les bras en l'air.

Course rapide.

Cette danse bizarre...

Comment vous la décrire ?

Kate Bush?

Ah voilà!

Elle danse comme Kate Bush.

Cette danse bizarre...

Cette voix étonnante que je n'entends jamais sauf dans ses danses.

Elle tend la main.

Se roule parterre.

On dirait qu'elle danse avec quelqu'un qui n'est pas là.

Inépuisable.

Ça va durer.

Kate Bush

Elle est étrange, et semble dans sa manière de se mouvoir être le plus proche de ce que je perçois de Magdalena. Je me suis intéressée de près à la physicalité, sur son clip musique de « Running Up that Hill ». C'est une performance dansée entre Kate Bush et le danseur Machael Hervieu, dirigée par David Garfath sur une chorégraphie de Diane Grey. Les détails de cette danse me plaît beaucoup. La main du début, les portés, les mouvements en couple évoquent selon moi des images de la passion. Elle a ce mouvement, les bras en l'air, bougeant de droite à gauche qui donne une sensation de désespoir ou de détresse. La chorégraphie comporte un geste répété qui est d'armer un arc et des séquences surréalistes des deux personnes noyées dans une foule anonyme portant des masques à l'image de la chanteuse et son danseur. Au point culminant on les voit être séparés et éloignés par ce flot de gens dans les sens opposés d'un corridor.



26

²⁶ http://nj1015.com/kate-bushs-running-up-that-hill-doyles-not-so-top-10-list/

Ça y est.

J'en suis sure.

C'est « Running up that Hill ».

De Kate Bush.

On a les mêmes goûts.

Elle chante.

Écoutez...

"You don't want to hurt me.

But see how deep the bullet lies.

Unaware I'm tearing you asunder.

There is thunder in our hearts.

Is there so much hate for the ones we love?

Tell me, we both matter, don't we?

You, it's you and me.

It's you and me won't be unhappy.

And if I only could.

I'd make a deal with God.

And I'd get him to swap our places.

Be running up that road.

Be running up that hill.

Be running up that building.

Say, if I only could."27

_

²⁷ Paroles deuxième couplet « Running up that Hill » de Kate Bush

Ce chant me trouble. Magdalena me trouble. Mon côté sombre apparaît de plus en plus. Mais elle me force à ça. Je parlais de ses « manières gracieuses et cérémonieuses »²⁸ et sa « tenue hautaine, la réserve ou la grâce maniérée »²⁹, et lorsque j'entends ces paroles, le décalage entre leur sens et la personne que je vois est inquiétante. Magdalena dégage une image belle et en même temps très étrange, comme si elle n'était pas seule, habitée par d'autres personnes. Comme si elle savait que je la regardais. Comme si elle dansait pour moi. Cela me fait, pour illustrer ce que je ressens en la regardant danser et chanter, le même effet que le premier épisode d'un documentaire meurtrier qui s'appelle : « Killer Women with Piers Morgan ».

J'ai une certaine attirance pour les documentaires meurtriers, où tout comme les auteurs d'Art Brut, les meurtriers dégagent une certaine dualité de leur personne qui me perturbe et me fascine. Oui, Magdalena m'attire et me fascine. Cet épisode s'ouvre sur une jeune femme de 24 ans, donc le même âge que Magdalena et moi, Erin Caffey, maquillée avec du bleu sous les yeux et une barrette dans les cheveux, qui se met à chanter à la demande de l'interviewer.



30

Elle chante « Amazing Grace », les yeux fermés. C'est beau, c'est mélodieux. Et là, on entend par-dessus la voix du procureur et du juge dire que c'est l'une des plus dangereuses meurtrières jamais rencontrée. Ça m'a donné des frissons. Le décalage entre ce que je voyais et entendait était déstabilisant. Et Magdalena est la seule personne qui m'aie procuré ces sensations. Comment cette jeune fille aux yeux bleus avec sa robe faite par elle-même par amour, qui danse tous les jours peut-elle être si mystérieuse par un regard ou un geste accompagné de paroles qui sonnent faux dans sa bouche ?

²⁸ Jacqueline Porret-Forel et Jean Dubuffet, L'Art Brut 7 Aloïse, page 87

²⁹ Ibic

³⁰ Erin Caffey et Piers Morgan, https://www.dailymail.co.uk/news/article-3567413/Haunted-angels-kill-seeing-horrors-America-s-gun-culture-PIERS-MORGAN-thought-unshockable-came-face-face-women-bars-unspeakable-slaughter.html

Les jours passent.

La statue demeure sous le lit.

Dans l'oubli?

C'est sa plus grande œuvre.

Elle ne peut pas l'oublier.

Magdalena a changé.

Magdalena ne coud plus de robes.

N'attend plus le soir.

Mais que s'est-il passé pour que l'air change?

. . .

Il ne vient plus le soir après le travail.

C'est comme dans ce film...

« Fenêtre sur cour » de Hitchcock.

Merde c'est comme dans ce film!

Magdalena, qu'as-tu fait ?

À ce stade, je croyais vivre ce qu'a vécu le personnage de Jeff dans le film « Fenêtre sur cour » d'Alfred Hitchcock.

« "We have become a race of peeping-toms", ("Nous sommes devenus une race de voyeurs") affirme dès le début du film l'infirmière qui vient chaque jour masser le photographe immobilisé dans son appartement. Car c'est bien de cela dont il s'agit, une sorte de jeu de chat et de souris, que le réalisateur nous offre en nous obligeant encore plus à affirmer notre place de spectateur de cinéma. »³¹

C'est l'histoire de cet homme qui s'est cassé une jambe. Son état physique l'oblige à rester chez lui. Son activité journalière se réduit donc à l'observation de ses voisins. Ces voisins en question, tout comme Magda et Jo, se laissent voir par lui. Pour s'aérer, ils laissent par exemple leurs propres fenêtres ouvertes, tout comme mes voisins, qui en plus de cela étalent leur vie sur Internet. Parmi les locataires d'en face il y a un couple. La femme, à cause de sa maladie apparente, passe ses journées au lit. Jeff apprendra plus tard qu'il s'agit de Lars et Anna. Tout est chamboulé la nuit où Lars fait plusieurs aller-retours en transportant des affaires troublantes à travers l'appartement et où Jeff constate la disparition de la femme. Me concernant, il y a cette statue et la disparition de Jo. Les analogies avec mon histoire sont frappantes. Les autres observations de Jeff sont par contre inquiétantes en voyant Lars nettoyer les affaires qu'il avait déplacées, envelopper une petite scie et un couteau de boucher dans du papier journal. Jeff finit par soupçonner l'homme d'avoir tué sa femme et fait disparaître le corps. Doyle, un détective ami de Jeff, mène une petite enquête qui ne révèle rien d'anormal. Je dois dire que j'y ai pensé toute une soirée, à ce film. Ils me sont venues des idées tordues concernant Magdalena, mais je n'inventais rien! Les faits étaient si ressemblants. Cependant si Magdalena avait fait quelque chose de mal, je serais la seule à le savoir, et ça m'excitait. Je me sentais proche d'elle, partageant un secret commun.

_

³¹ "Fenêtre sur cour", le regard de Hitchcock sur le voyeurisme, https://www.rts.ch/info/culture/cinema/10127817--fenetre-sur-cour-le-regard-de-hitchcock-sur-le-voyeurisme-.html

Je suis dans ma chambre.

À ma fenêtre.

Je voulais aller au lit mais je me suis arrêtée là.

La rue était agitée.

Je me suis crue dans un passage de « Les nouveaux sauvages » de Kate Tempest.

Passage que je venais de lire, pour me changer les idées, dans ce texte qui me plaît tant posé sur ma table de nuit.

Cette atmosphère que cette auteure installe.

Crépuscule, un soir de semaine.

Des gamins crient dans la cour.

Ils devraient être au lit.

Les jeunes hommes sifflent les jeunes filles.

Se font rembarrer.

Un vieux monsieur essaie depuis six minutes de garer sa voiture.

Voiture qu'il devrait changer d'ailleurs.

Les talons d'une jeune femme pressée résonnent.

Zoom arrière.

Je monte le regard lentement.

Ici, ce bâtiment, cet appartement, cette fenêtre.

Celle de ma voisine.

Celle de Magdalena.

La lumière chez elle n'est pas éteinte.

Elle m'obsède.

Elle fait ses cartons.

Cette fois-ci, pour la première fois depuis un an, ce ne sont pas les pelotes de laine et de fils de couleur qu'elle relie.

Cette statue, c'est juste un emballage pour protéger leur sculpture ramenée d'Afrique lors de leur dernier voyage.

J'ai vu les photos sur Internet.

Ça correspond.

C'était pour un déménagement?

Ce soir elle relie les couvercles des cartons avec du scotch.

Ils déménagent demain.

Je me mets à tricoter. Lier. Nouer.

Oui, je me suis acheté des pelotes de laine et des fils.

Cela fait quelques temps que tricoter, lier et nouer me détend.

Je me sens proche d'elle.

Je me glisse en elle.

Elle m'envahit.

Comme un Tsunami.

Une vague plus forte que moi.

« Dans Les Vagues, Virginia Woolf qui sut faire de toute sa vie et de son œuvre un passage, un devenir, toutes sortes de devenirs entre âges, sexes, éléments et règnes, entremêle sept personnages, (...); mais chacun de ces personnages, avec son nom, son individualité, désigne une multiplicité (par exemple Bernard et le banc de poissons); chacun est à la fois dans cette multiplicité et en bordure, et passe dans les autres »³².

Chez Virginia Woolf nous constatons le fait que les vies des personnages sont composées de scènes qui témoignent de l'incohérence des existences qui sont à la fois sages et déraisonnables, tendres et cruelles, égoïstes et généreuses, individualistes, mais surtout dans la peur de la solitude, qu'elle recherche puis déploie.

Je dis beaucoup que je n'aime pas la solitude, et que je fonctionne mieux avec d'autres. Ici s'affirme aussi le besoin de l'autre. Mais on perçoit aussi la désillusion et la cruauté que le besoin d'autrui engendre, le risque est de s'oublier derrière une autre personne. C'est la quête existentielle et désespérée d'une unité du moi.

Les tableaux de ces différentes quêtes de soi faites par Woolf conduisent à la démonstration d'une grande solitude. On voit les vies des personnages s'écouler dans des solitudes parallèles, comme entre voisins d'ailleurs. Surtout, l'auteure nous fait comprendre que nous n'avons pas une identité stable ; au contraire, selon ce que j'ai pu lire et selon moi, nous sommes multiples, composés de mille facettes comme des mille-feuilles, mouvants et insaisissables comme les vagues.

Mes facettes à moi, je les connais. Mais cela fait quelques temps que j'ai l'impression de jouer un rôle. Comme un jeu où il ne faut pas que je sois démasquée. Je sens que je vais loin, trop loin. Magda et Jo font ressortir en moi un côté que je ne connaissais pas avant de le découvrir. Je pense que ça a été aussi... comment dire, au début de « Magda et Jo » il y avait une sorte d'écho : « on est deux jeunes couples qui s'installent ensemble » et ça a commencé à prendre des proportions vraiment importantes lorsque mon histoire personnelle a dérapé. Mon copain a fini par partir, évidemment, en plus de Magda et Jo qui me refusent leur accès, ce qui me rend encore plus folle. J'ai tous les jours aussi sous les yeux l'image de mon histoire ratée, illustrée en direct par Magda et Jo qui s'aiment et qui en plus continuent à faire du sexe pendant que moi j'en suis sevrée, parce que de toute façon mon couple était merdique... Ils avaient tout réussi, moi tout raté dans mon appartement à moitié vide parce qu'il était parti avec toutes ses affaires et j'avais bien l'intention de leur faire payer. Mais il y a eu un obstacle.

Après une semaine d'absence, Jo était rentré, j'ai appris ensuite qu'en fait il était allé chez ses parents en France pour préparer le mariage. Et moi qui m'étais fait des

-

³² Mille Plateaux, Gilles Deleuze et Felix Guattari, page 308

films... Je me sentais nulle, seule, encore plus seule que d'habitude. Et puis c'est vrai que le mariage ça a été un peu le coup de grâce Leur bonheur grandissait sous mes yeux, tandis que le mien s'engloutissait dans une obsession pour celui d'une autre. Ils allaient déménager, se marier et me quitter eux aussi.

Jo a installé un film opacifiant contre les fenêtres.

Mais ils déménagent demain.

Oui, demain.

Jamais de film opacifiant et c'est la veille de leur déménagement qu'ils en installent. Je voyais tout, et maintenant ce ne sont que des ombres.

Ça m'obsède.

Que fait-elle derrière ce film?

Estelle ferme les yeux!

Ils sont si fatigués qu'ils changent de couleur.

Ferme-les.

Une année que je les observe tous les jours.

Et soudainement, plus rien.

Des ombres.

Du flou.

C'est la fin de cette histoire

C'est une histoire d'observation.

C'est une histoire de porosité.

C'est une histoire d'intrusion.

C'est une histoire de perversion.

C'est l'histoire de Magdalena.

C'est la mienne.

Tout cela s'est terminé le jour où je suis allée à leur mariage, alors que je n'avais pas été invitée. J'avais juste envie d'être spectatrice de ça, mais je savais que je ne pouvais pas participer à cette fête. Je me suis installée dans un café qui fait l'angle en face de la mairie. Et puis j'ai attendu, et je les ai vus arriver et même si je n'avais pas l'impression de partager quelque chose, j'avais une espèce d'excitation et j'ai attendu dans ce café que la cérémonie se passe et c'est au moment où ils sont sortis que je me suis dit : « Je vais me rapprocher ». Donc j'ai traversé. J'y suis allée et je suis restée là, juste en bas des marches, avec un vrai sentiment de malaise quand même. J'étais là sur ce trottoir, il y avait les marches de la mairie, et juste monter ces marches aurait été vraiment sans doute franchir une limite à ne pas franchir, vraiment entrer, physiquement parlant, dans cette sphère de l'intime à ce moment très précis.

Je n'ai pas l'impression qu'ils m'aient vue, peut-être qu'ils mont vue... Toujours estil qu'en étant au pied de ces marches j'ai vraiment senti qu'il y avait une frontière à ne pas dépasser et je suis partie avant la fin de la séance photo, qui était sans doute très belle. J'ai vu les photos c'était magnifique! Je crois que j'étais contente de pas assister à ça, que j'étais contente de voir les photos simplement. Ils avaient l'air tellement heureux, que je m'étais dit: Ma place n'est pas ici, ne sabotons pas ça. C'était un peu le paroxysme de cette vie merveilleuse qu'ils me donnaient à voir sans vraiment me la donner à voir, et là j'avais sous les yeux ce bonheur réussi, de concrétisation... tout était si beau.

Fin mars 2019

Après avoir découvert Aloïse, mes recherches sur les meurtriers de tout genre, la danse de Kate Bush, mes intentions pour le solo deviennent de plus en plus claires. Le décalage que l'on perçoit entre le propos et leur manière de l'exprimer provoque un trouble que j'ai envie de reproduire. Le trouble existe aussi par l'environnement dans lequel sont les détenus ou les malades lors de leurs interviews, c'est donc dans ce contexte que scéniquement, je souhaite une scène la plus vierge possible, et s'il y a des accessoires, qu'ils soient très signifiants et importants. Ainsi le vide, qui dessinera une solitude, sera à remplir avec les mots prononcés avec un rythme et une voix travaillés.

Le regard aussi est pour moi un aspect d'une importance capitale. Le visage cache des secrets subtils. L'expression faciale n'est parfois pas en adéquation avec les pensées intérieures. C'est quelque chose qui me passionne. J'ai envie que ce phénomène existe dans mon solo. Jouer sur les à priori d'une personne en voyant Magdalena grâce à des signaux que celle-ci envoie, pour ensuite passer par la création d'un trouble qui modifie leur avis.

Je suis moi-même sujette de ce trouble, comme par exemple en voyant la photographie de cette femme, je n'imaginais dans ma lecture découvrir ce qu'elle vivait.



Figure 10.

« Où en sommes-nous ? Nous venons d'établir que l'émotion est un « mouvement hors de soi » : à la foi « en moi » (mais c'est une chose si profonde qu'elle échappe à ma raison) et « hors de moi » (et c'est une chose qui me traverse totalement pour, donc, m'échapper encore). C'est un mouvement affectif qui nous « possède » mais que nous ne « possédons » pas jusqu'au bout, dans la mesure où il nous demeure en grande partie inconnu. Ce que je dis là correspond aux résultats d'une description psychologique ou, comme on dit, phénoménologique. Je me souviens d'une image qui correspond un peu à ce que je veux dire là : c'est une femme très digne que

l'on voit, au milieu d'une foule de gens, dans un film de Pier Paolo Pasolini intitulé La Rabbia (« La Rage »), et cette femme vient d'apprendre que son mari, un mineur italien, est mort dans un coup de grisou (fig. 10) »³³.

Je sais que je digresse fortement sur mon histoire avec ma voisine. Ce n'était pas mon intention. Veuillez m'en excuser, c'est une obsession, par définition une « idée répétitive et menaçante, s'imposant de façon incoercible à la conscience du sujet, bien que celui-ci en reconnaisse le caractère irrationnel »³⁴. Le Larousse le dit, c'est plus fort que moi.

Cela me fait beaucoup penser à une pièce que j'ai lue qui s'appelle « La colère de Narcisse » de Sergio Blanco. Dans cette pièce, l'homme qui nous parle de sa conférence qu'il doit donner à Ljubljana sur Narcisse à l'Université de Philologie digresse continuellement sur une histoire de meurtre survenue dans sa chambre d'hôtel.

« PROI OGUF

Bonsoir à tous. J'espère que vous allez bien. Merci d'être ici. Merci beaucoup.

Avant de commencer, je voudrais préciser une chose, je ne suis pas Sergio Blanco. Je m'appelle Gabriel. Gabriel Calderón. Cela veut dire que celui que vous êtes en train de voir, ce n'est pas Sergio Blanco. Plus exactement, celui qui se tient là devant vous n'est pas Sergio Blanco mais Gabriel Calderón. Je vais faire tout mon possible pour lui ressembler. Pour être lui. Enfin, pas lui précisément, mais son

³³ « Quelle émotion ! Quelle émotion ? » de Georges Didi-Huberman, page 35-36

³⁴ https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/obsession/55432

personnage, je veux dire le personnage de Sergio. Donc, je vais faire l'effort d'être lui, et je vous demande à vous tous de faire également l'effort de croire que je suis lui »³⁵.

Le trouble identitaire des personnages est créé. J'ai mis du temps à comprendre qui était qui. Les personnes s'étaient entremêlées dans ma tête. Dans la fiction, Sergio meurt tué par un personnage appelé Igor et Calderón trouve ce texte après l'enterrement de ce dernier et se l'approprie, comme un hommage à son ami. Il s'avère au final que c'est une co-écriture de Sergio Blanco et Gabriel Calderón.

Cette pièce contient alors ce qui m'arrive, l'identification à quelqu'un d'autre et ma volonté de parler de l'Art Brut, mais ma tendance à digresser mon expérience de voisinnage qui au final domine le tout. Je voulais créer un trouble chez le public, et au final, c'est moi qui l'éprouve.

Je tiens malgré tout à finir mon propos. La conclusion de cette histoire est qu'ils ont déménagé. Ils sont partis peu de temps après leur mariage. Mais la première chose qu'ont fait les nouveaux locataires après le départ de Magda et Jo a été de mettre des films opacifiants sur toutes les fenêtres avec lesquelles il y a un vis-à-vis avec moi. Donc je pense qu'il y a une espèce de volonté de mettre un point final à tout ça.

Les nouveaux arrivés, ils sont exceptionnellement beaux, ils sont encore plus beaux. Et en fait, il y a ce film opacifiant qui fait que c'est très difficile d'entrer dans leur vie et de toute manière, je crois que je suis passée à autre chose. Mais bon, ils sont quand même très beaux...

Après il s'avère que Magda et Jo continuent à mettre beaucoup de choses de leur vie sur Internet et que très régulièrement je vais encore prendre de leurs nouvelles, mais en arrêtant de vouloir entrer en contact avec eux. Aux dernières nouvelles Magda était enceinte, de jumelles. L'accouchement était prévu là il y a peu de temps, donc vraiment du fond du cœur je lui souhaite que ça se soit bien passé. Parfois j'ai plus de nouvelles d'eux que de gens qui sont des amis au quotidien et qui ont déménagé dans un autre pays. Mais je pense que de toute façon je n'aurais jamais développé cette relation si eux n'avaient pas commencé. Et dans les faits, ils sont d'une certaine manière aussi pervers que moi parce que, quelle idée ? Encore aujourd'hui d'ailleurs, quelle idée d'aller raconter sur Internet à n'importe qui que t'as un problème avec ta grossesse et de mettre des photos de ton ventre énorme?

-

³⁵ La colère de Narcisse, Sergio Blanco, page 5

Je crois qu'à un moment donné j'aurais dû les laisser tranquilles. Mais peut-être aussi que les gens qui publient à tout va et qui exposent leur vie, ils peuvent aussi laisser tranquilles des gens qui ont rien demandé! C'est-à-dire que ma perversion, en un sens, a été nourrie par leur comportement. Et peut-être aurais-je été sainte jusqu'à la fin de ma vie s'ils n'avaient pas fait ça. C'est eux sans doute qui ont fait grandir le monstre.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

Ouvrages

Sergio Blanco, La Colère de Narcisse, texte français de Philippe Koscheleff

Martin Crimp, Atteintes à sa vie, Trad. Christophe Pellet avec la collaboration de Michelle Pellet, Paris, L'Arche, 2002

Gilles Deleuze et Félix Guattari, Mille Plateaux, Paris, Éditions de Minuit, 1980

Georges Didi-Huberman, *Quelle émotion ! Quelle émotion ?*, Les petites conférences, Paris, Bayard, 2013

Alfred de Musset, Fantasio, Gallimard, Paris, 2003

Jacqueline Porret-Forel et Jean Dubuffet, *L'Art Brut 7 Aloïse*, Compagnie de l'Art Brut, Paris, 1966, Réédition 1989

Inextricabilia : enchevêtrements magiques : art brut, art sacré, art contemporain, art rituel africain / sous la dir. scientifique de Lucienne Peiry. - Paris : Flammarion, 2017

Kate Tempest, Les Nouveaux Anciens, Paris, L'Arche, 2017

Laurent Terzieff, *Seul avec tous*, Préface de Fabrice Luchini, Paris, Le Livre de Poche, 2011

Collection de l'Art brut, *Aloïse*, Lausanne, cahier publié à l'occasion de l'exposition *Aloïse Le ricochet solaire, 2012*

Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*, traduit par Simone David, Londres, Hogarth Press, 1925

Virginia Woolf, *Les Vagues*, traduit par Marguerite Yourcenar, Londres, Hogarth Press, 1925

Sources Internet

https://www.artbrut.ch

http://ciret-transdisciplinarity.org/bulletin/b20c8.php

http://horlieu-editions.com/brochures/zourabichvili-qu-est-ce-qu-un-devenir-pourgilles-deleuze.pdf

https://www.rts.ch/info/culture/cinema/10127817--fenetre-sur-cour-le-regard-de-hitchcock-sur-le-voyeurisme-.html

https://foliearts.wordpress.com

Documentaires et Interviews

Youtube, Jimmy Boyle talks on change https://www.youtube.com/watch?v=QqCBUhqpVVc

Interview filmé, PF1124 Jacqueline Porret Forel - Médecin généraliste - Sa rencontre avec Aloïse, Dubuffet, l'Art Brut, Films plans-fixes, https://vimeo.com/128255914

Youtube, *Crimes : Ed Kemper, Otis Toole, Gerard Scheafer* https://www.youtube.com/watch?v=8kYWnby-Sec

Documentaire Netflix de Kelly Loudenberg, The Confession Tapes, 2017

Documentaire Netflix de Jacob LaMendola, Long Shot, 2017

Documentaire Netflix de Piers Morgan, Killer Women with Piers Morgan, 2016

Documentaire Netflix de Barbara Schroeder, Les génies du mal, 2018

Documentaire Netflix de Laura Ricciardi et Moira Demos, Making a Murderer, 2015

Documentaire Netflix de Rod Blackhurst et Brian McGinn, Amanda Knox, 2016

Expositions

Musée Collection d'Art Brut, Lausanne

Musée Collection d'Art Brut, 3ème biennale de l'Art Brut : corps, novembre 2017 - avril 2018

Films

Werner Herzog, Into the Abyss, 2011

Alfred Hitchcock, Fenêtre sur cour, 1954

Series

You, Greg Berlanti et Sera Gamble, d'après les romans de Caroline Kepnes, Netflix, 2018

Friends, Marta Kauffman et David Crane, diffusion originale 1994-2004

Radio

Podcast « Jusqu'où peut-on aller pour devenir ami avec ses voisins? », 2016, http://www.slate.fr/podcast/119427/obsession-voisins?fbclid=lwAR2Kslvqx5SiqJMX9GOn-vhKDCCmvbDjBd1BBU3ic5y0qcynx6TsxRaxCyQ

Musiques

Kate Bush - Running up that Hill, 1985

Placebo - Running up that Hill, 2003

Chromatics - Running up that Hill, 2007

Ben Mazué - 25 ans, 2014

Ben Mazué - 35 ans, 2014

Ben Matué - La résiliation, 2015

REMERCIEMENTS

Je voudrais remercier Claire de Ribaupierre pour son écoute, ses conseils et pour m'avoir patiemment accompagnée tout au long de ce chemin.

Merci également à Alexandre Doublet pour m'avoir apporté son regard éclairant.

Merci à mon père pour sa lecture attentive à quelques heures du rendu du mémoire.

Et enfin merci à ma très chère promotion J.